

Elisabeth PACHERIE

COMPTE RENDU de G. KLEIBER, *La sémantique du prototype, catégories et sens lexical*, Paris, P.U.F., 1991.

Dans le courant des années soixante-dix s'est développée sous l'impulsion de psychologues et d'ethnologues une nouvelle approche des problèmes de catégorisation, qui a pris le nom de *théorie des prototypes*. Certains n'ont pas hésité à qualifier de révolutionnaires les travaux d'Eleanor Rosch, chef de file de ce mouvement, et à affirmer que, eu égard au rôle central de la catégorisation dans l'activité cognitive, la théorie des prototypes renouvelait radicalement notre conception de la nature de l'esprit humain et de nos capacités cognitives. Le champ d'application de la théorie des prototypes s'est rapidement étendu. Elle a notamment reçu un accueil enthousiaste de la part des linguistes en quête de nouveaux modèles sémantiques et de la légitimité que semble dorénavant conférer le label "cognitif".

C'est à ce nouveau courant linguistique né de l'application de la théorie des prototypes aux problèmes de sémantique lexicale qu'est consacré le livre de G. Kleiber. Le but avoué de Kleiber est de proposer une lecture critique de la sémantique des prototypes et une réflexion sur la réelle validité de ce modèle. Cette évaluation passe par un travail préalable de clarification auquel l'auteur s'emploie avec beaucoup de rigueur. Non seulement, la théorie des prototypes n'a pas toujours été clairement distinguée de la théorie des stéréotypes de Putnam ou de celle des ressemblances de famille de Wittgenstein, issues pourtant d'horizons théoriques différents, mais la théorie des prototypes elle-même a subi de considérables infléchissements. La notion de prototype, loin de rester constante, a été soumise à plusieurs glissements, liés d'une part à l'évolution de la pensée de Rosch et aux redéfinitions successives qu'elle en a données dans les différentes phases de ses travaux, d'autre part à son transfert de son cadre d'origine, celui de la psychologie cognitive, à celui de la sémantique linguistique.

Ce dernier glissement, de la catégorie au mot, n'est pas le moins problématique. La mise en équivalence des deux notions semble implicitement admise dans les premiers travaux des psychologues eux-mêmes dont les expériences sur la catégorisation prennent indifféremment pour matériau les objets à catégoriser ou les noms désignant ces objets.

Cette assimilation semble en grande partie légitime à Kleiber du fait que les unités lexicales sont des dénominations et “qu'à ce titre elles ont pour vocation première une fonction de désignation, de représentation” (Kleiber, p. 16). Kleiber se montre toutefois réticent à assimiler catégories lexicales et catégories cognitives lorsque sont en jeu des phénomènes de polysémie. Il souligne que le passage de l'emploi de la notion de prototype pour rendre compte de la relation qui unit les référents d'un même terme à son emploi pour rendre compte de la relation qui unit les différentes acceptions d'un terme constitue une rupture théorique. A ce changement de niveau correspondent deux états différents de la sémantique des prototypes qui, selon Kleiber, n'ont pas été pleinement reconnus dans la littérature : une version standard de la théorie où le prototype apparaît comme une réponse à la question de la catégorisation et une version étendue qui relègue le prototype au rang d'effet et met au premier plan les notions de motivation et de ressemblance de famille. C'est à partir de cette idée centrale d'une rupture, rupture dans l'utilisation qui est faite de la notion de prototype et corrélativement relâchement de la relation entre catégories cognitives et catégories lexicales, que s'organise le livre de Kleiber. Si cette idée d'une rupture théorique entre version standard et version étendue apparaît tout à fait pertinente, on peut toutefois, au sein même de la théorie standard, s'interroger plus que ne le fait Kleiber sur la légitimité de l'assimilation entre catégories lexicales et catégories cognitives.

Le premier chapitre du livre est consacré à la théorie dite “classique”, désignée à la vindicte cognitive par les théoriciens des prototypes. La théorie classique exploite l'idée que le regroupement d'objets dans une même catégorie — ou leur désignation par un même mot — se fait sur la base de propriétés communes à ces objets et donc que l'appartenance à une catégorie est déterminée par un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes. La présentation donnée par Kleiber a le rare mérite d'éviter les excès caricaturaux souvent rencontrés dans la littérature sur les prototypes. En premier lieu, un modèle en termes de conditions nécessaires et suffisantes n'a pas nécessairement de prétention à la validité psychologique. C'est le cas, en philosophie, de la théorie des concepts développée par Frege qui ne prétend pas être une théorie de la représentation mentale des catégories. C'est aussi le cas, en linguistique, de la sémantique structurale européenne qui, comme le note Kleiber, défend l'idée d'une autonomie du linguistique et entend préserver les traits constitutifs (ou sèmes) de toute contamination référentielle. C'est en partie cette méconnaissance de la tradition structurale européenne qui entraîne Lakoff à reprocher à la théorie classique son caractère objectiviste et sa conception désincarnée du sens. Kleiber dénonce le caractère illicite d'une telle critique et épingle de la même façon plusieurs fausses critiques.

Il ne s'agit cependant pas de dénoncer le bien-fondé de toute critique de la théorie classique. Les principales insuffisances de la théorie classique sont de deux ordres. Tout d'abord, une trop grande homogénéité et rigidité des catégories, puisque en postulant que tous les membres d'une catégorie sont équivalents, la théorie classique ne rend pas justice à l'intuition d'une gradience dans la structure interne de la catégorie, et qu'en postulant une

délimitation nette des catégories, elle interdit de rendre compte du flou d'application référentielle. Deuxièmement, une vision trop minimaliste, trop restrictive, du sens, puisque la recherche des seules conditions nécessaires et suffisantes conduit à éliminer de nombreuses propriétés non nécessaires que l'on voudrait pourtant voir représentées dans la définition sémantique d'un mot.

Ce sont ces insuffisances de l'approche classique qui ont conduit les sémanticiens à accueillir avec enthousiasme la notion de prototype. Le deuxième chapitre du livre de Kleiber est consacré à la présentation de la version standard de la théorie des prototypes, qui correspond aux propositions avancées par Rosch et ses collaborateurs dans le courant des années soixante-dix. Rosch elle-même a par la suite renoncé aux principales thèses qu'elle a défendues durant cette période. La présentation de cette version garde néanmoins une pertinence pour au moins deux raisons. Tout d'abord, c'est sous cette forme que la théorie des prototypes s'est popularisée et répandue et c'est à cette version standard que la plupart des travaux se réclamant de la sémantique des prototypes font encore actuellement référence. Deuxièmement, Kleiber y insiste, la version étendue n'est pas un simple prolongement ou affinement de la version standard, mais constitue une rupture avec certaines de ses thèses centrales.

Les thèses développées dans la version standard portent aussi bien sur la dimension horizontale de la catégorisation —, structure interne des catégories et relations entre catégories de même niveau d'abstraction — que sur la dimension verticale, la structuration intercatégorielle hiérarchique. Kleiber présente tour à tour ces deux aspects de la théorie. En ce qui concerne la dimension horizontale de la catégorisation, la théorie des prototypes (version standard) se démarque de la théorie classique par deux thèses centrales : (1) la représentation d'une catégorie n'est plus conçue comme ayant la forme d'une définition en termes de conditions nécessaires et suffisantes mais celle d'un prototype, combinaison d'attributs ou de propriétés typiques d'une catégorie ; (2) la catégorisation n'est plus conçue comme une procédure de vérification de conditions nécessaires et suffisantes mais comme un processus d'appariement, mesurant le degré de similitude de l'objet à catégoriser avec le prototype catégoriel.

La définition du prototype telle qu'elle apparaît dans la thèse (1) est l'aboutissement d'un double glissement parfaitement mis en lumière par Kleiber. Dans un premier temps, sur la base des expériences effectuées par Rosch sur la catégorisation, le prototype avait été défini comme l'exemplaire jugé le plus représentatif d'une catégorie par les sujets. Rosch a ensuite fait l'hypothèse d'une réalité mentale sous-jacente à ces phénomènes : ces phénomènes seraient ainsi le reflet direct de la structure de la représentation mentales des catégories. A cette hypothèse, correspond un premier glissement de la notion du prototype : du prototype conçu comme le meilleur exemplaire d'une catégorie, on passe au prototype conçu comme représentation mentale de ce meilleur exemplaire. Ceci n'explique pourtant pas pourquoi un exemplaire est jugé comme étant le meilleur représentant d'une catégorie. L'explication finalement retenue par Rosch est qu'un exemplaire est jugé comme étant le

meilleur parce qu'il possède les propriétés jugées typiques de la catégorie, autrement dit les propriétés qui sont possédées par un grand nombre des membres de la catégorie, mais que peu de membres des catégories voisines vérifient. Cette hypothèse des traits typiques entraîne un second glissement définitoire : on passe de la notion de prototype comme représentation du meilleur exemplaire, à celle de prototype comme entité abstraite construite à partir d'attributs typiques de la catégorie.

L'hypothèse des traits typiques va également jouer un rôle dans l'explication des phénomènes mis en lumière au niveau de l'organisation verticale des catégories, en particulier l'existence d'un niveau de base. Dans ce domaine, les travaux de Rosch constituent un prolongement psychologique de recherches effectuées en ethno-botanique et ethno-biologie, notamment par B. Berlin. De ces travaux deux thèses principales se dégagent : (1) les catégories forment une hiérarchie à trois niveaux — niveau superordonné (animal, fruit, meuble), niveau de base (chien, pomme, chaise), niveau subordonné (boxer, golden, chaise pliante) ; (2) le niveau de base est le niveau fondamental de catégorisation, le plus saillant cognitivement. Quatre séries de faits rendent compte du privilège cognitif accordé au niveau de base : à ce niveau, les objets d'une même catégorie possèdent un nombre significatif d'attributs en commun, ont des programmes moteurs similaires, ont des formes similaires et peuvent être identifiés à partir de la forme moyenne des membres de la classe. Le privilège psychologique accordé aux catégories du niveau de base s'explique ainsi par leur rendement cognitif : ce sont elles qui présentent le meilleur rapport entre coût cognitif et gain informatif.

L'assimilation entre prototype et sens lexical, qui marque la naissance de la sémantique des prototypes, a été rendue possible par le double glissement intervenu dans la définition de la notion de prototype. Il semblerait pour le moins incongru et contraire à l'intuition linguistique de dire que le sens d'un mot est le meilleur représentant de la catégorie que désigne ce mot ou même une représentation de ce meilleur représentant. Si en revanche, le prototype est caractérisé comme entité abstraite formée sur la base des propriétés typiques des exemplaires de la catégorie, la mise en équivalence des deux notions apparaît tentante. D'autant plus tentante d'ailleurs qu'elle procure, nous dit Kleiber, des bénéfices non négligeables. La sémantique des prototypes évite les deux principaux reproches adressés à la théorie classique. L'absence de conditions nécessaires et suffisantes a pour effet la disparition des barrières rigides entre catégories. La flexibilité de la conception prototypique lui permet de rendre compte du flou d'applicabilité référentielle, de l'inhomogénéité des catégories, et de s'adapter aux conditions changeantes de la réalité (permettre l'incorporation de nouvelles données dans les catégories existantes), tout en préservant une stabilité structurale. D'autre part, la sémantique des prototypes permet de sortir de la conception austère, minimaliste, du sens à laquelle conduisait le modèle des conditions nécessaires et suffisantes. En faisant entrer dans la représentation des propriétés typiques, sémantiquement pertinentes mais non nécessaires, la sémantique des prototypes invite à une vision plus positive du sens lexical. Enfin, la prise en compte de la dimension

verticale de l'organisation des catégories, donne à la sémantique des prototypes les moyens de rendre compte de phénomènes laissés dans l'ombre par l'approche classique, comme par exemple les contraintes sur l'emploi de *le* générique.

Deux autres arguments ont été avancés en faveur de la sémantique des prototypes : le fait qu'elle ait un champ d'application beaucoup plus vaste que les modèles classiques et soit capable de maîtriser non seulement toute la sémantique lexicale mais plus généralement tout phénomène impliquant une catégorisation ; le fait qu'elle apporte une réponse nouvelle au problème de l'appartenance catégorielle. Ces deux arguments sont contestés ou nuancés par Kleiber qui consacre son troisième chapitre aux difficultés rencontrées par la version standard.

Kleiber met en garde contre les tentations totalitaires et souligne les limites de l'application de la sémantique des prototypes. A l'intérieur même des catégories référentielles, tous les cas ne sont pas également favorables. Si certains secteurs privilégiés — ceux-là même qui ont servis de point de départ à l'élaboration de la théorie (adjectifs de couleur, noms d'espèces naturelles, noms d'artefacts) — semblent se prêter aisément à un traitement prototypique, l'extension à d'autres catégories de référents apparaît moins probante. Kleiber critique en particulier les analyses que donnent Fillmore de *bachelor*, Lakoff de *mother* et Coleman et Kay de *lie* (mensonge). En outre, le modèle prototypique semble plus pertinent pour les substantifs que pour les autres catégories grammaticales. D'une part, le modèle d'organisation verticale en trois niveaux dégagé par Rosch semble plus difficile à mettre en évidence pour les verbes, les propositions, les adjectifs. D'autre part, le fait que les catégories syncatégorématiques exigent un support référentiel soulève la question du niveau de prototypie. Kleiber montre encore que l'approche prototypique rencontre des difficultés avec les unités supérieures au mot. Le sens de telles unités composées ne semble pas pouvoir être ramené à une simple combinaison des prototypes associés à chacun des éléments du composé. Enfin, l'explication que donne la version standard de l'origine des prototypes, si elle vaut pour les termes de base, semble difficilement s'appliquer aux prototypes des termes superordonnés.

La deuxième critique de Kleiber concerne le traitement que la version standard propose du problème de l'appartenance catégorielle. Refusant d'admettre l'existence de propriétés nécessaires, la théorie des prototypes conçoit la catégorisation comme un processus d'appariement. L'extension d'une catégorie se trouve ainsi déterminée par le degré de similitude de ses éléments avec le prototype. En apparence, cette approche de la catégorisation permet de résoudre le problème des exemplaires marginaux. Nous pouvons maintenant appeler *chaises* les chaises atypiques (à un pied, à un bras) que la théorie classique ne permettait pas de ranger dans la catégorie des chaises. Mais cette approche a également pour effet d'assimiler appartenance et représentativité : au degré de représentativité d'un exemplaire correspond son degré d'appartenance à la catégorie. Cette assimilation présente deux défauts. Tout d'abord, même si l'appartenance à une catégorie est graduée, la catégorie en question n'aura pas nécessairement la forme d'une

sphère parfaite. Autrement dit, on pourra trouver des cas où deux objets présentent le même degré de similitude par rapport au prototype d'une catégorie mais où l'un et non l'autre est considéré comme appartenant à la catégorie. Le modèle de catégorisation par appariement avec le prototype ne peut pas rendre compte de phénomènes de ce genre. En outre, le fait que des catégories qui possèdent des critères d'appartenance stricts, comme la catégorie des nombres impairs, donnent lieu à des phénomènes de représentativité impose que l'on maintienne une distinction entre la question de la représentativité et celle de l'appartenance. Cette distinction apparaît également nécessaire dans le cas de catégories "naturelles" : une autruche est certes un oiseau atypique mais ce n'en est pas moins un oiseau.

Kleiber suggère que le problème de l'appartenance pourrait être au moins en partie réglé par la réintroduction de conditions nécessaires. Il ne s'agit pas d'un retour pur et simple à la théorie classique puisque ces conditions nécessaires ne sont pas obligatoirement celles mises en relief par l'approche classique et qu'elles ne sont que nécessaires et non suffisantes. Il importe cependant de s'interroger sur le statut de cette nécessité : s'agit-il d'une nécessité d'ordre cognitif ou d'ordre linguistique ? Kleiber laisse la question sans réponse. Si l'on considère certains des auteurs auxquels il fait référence, Putnam, Rastier, on peut penser que cette nécessité est d'ordre proprement linguistique. Ainsi, Putnam (1975) justifie-t-il la distinction qu'il opère entre marqueurs sémantiques et stéréotypes en faisant intervenir la notion d'obligation linguistique. Rastier (1987), qui, dans la lignée de la sémantique structurale européenne, entend préserver l'idée d'une autonomie du linguistique, insiste sur le rôle décisif de la perspective contrastive : le sens d'un mot, et donc la sélection de tel ou tel trait, dépend de ses relations avec d'autres termes.

Paradoxalement, cette idée que le sens d'un mot est déterminé par la place qu'il occupe dans un ensemble est également présente, nous dit Kleiber, dans la théorie des prototypes. On peut cependant douter que le cognitif lui-même fonctionne pleinement selon le mode contrastif. Certes, l'idée est bien avancée par Rosch, qui suggère que les traits retenus pour un prototype catégoriel le sont en fonction d'un double critère de fréquence intra-catégorielle d'une part et de valeur contrastive vis-à-vis des catégories voisines d'autre part. Mais les résultats de Rosch sont en partie faussés du fait que ses expériences prennent indifféremment pour matériau soit des items lexicaux, soit les objets eux-mêmes ou des représentations analogiques (photographies) de ces objets.

Dubois (1991) montre que selon que l'on demande à des sujets d'effectuer une tâche de catégorisation à partir de photographies d'objets ou de dessins de ces objets produits à partir de descriptions linguistiques données par des sujets, les catégories résultantes ont une structure différente. Dans la cas des photographies, c'est à partir d'une appréhension globale de l'objet que la catégorisation est effectuée. Les catégories auxquelles on aboutit ont des limites floues, donnent lieu à des effets importants de gradience dans la typicalité. En revanche, les catégorisations effectuées à partir de dessins ayant pour sources des descriptions linguistiques sont plutôt de type analytique et donnent lieu à des catégories

plus tranchées et à des phénomènes de gradience beaucoup plus atténués. Cela ne signifie évidemment pas qu'ordre cognitif et ordre linguistique soit disjoints mais bien qu'il importe de ne pas les confondre. Les unités lexicales sont des unités bifaces résultant de l'association d'une unité phonologique et d'une unité sémantique. La symbolisation entraîne avec elle la discrétisation et introduit une nouvelle série de contraintes. D'une part, le sens d'un mot est défini non seulement par ses relations avec des catégories cognitives déjà constituées mais aussi par ses relations avec d'autres mots. D'autre part, la symbolisation fait du sens une entité publique et ajoute à la dimension cognitive individuelle une dimension sociale.

La mise en évidence de la nécessité d'opérer une distinction entre représentativité et appartenance est pour partie à l'origine de la version étendue de la sémantique du prototype à laquelle Kleiber consacre son quatrième chapitre. Si même des catégories définissables en termes de conditions nécessaires et suffisantes, comme la catégorie des nombres impairs peuvent donner lieu à des phénomènes de typicalité, ces phénomènes ne peuvent plus être considérés comme le reflet direct de l'organisation catégorielle. Dans la version étendue, le prototype va donc être ramené du rang de principe organisateur à celui d'effet superficiel pouvant avoir des sources différentes. Est également abandonnée l'idée que la catégorisation s'effectue sur la base du degré de ressemblance avec le prototype. Enfin, à l'idée selon laquelle les catégories ont une structure interne prototypique succède l'idée qu'elles sont structurées selon le principe plus souple de la ressemblance de famille.

Par cette révision drastique de la théorie des prototypes, la version étendue marque une véritable rupture avec la version standard. En premier lieu, souligne Kleiber, l'ordre explicatif est inversé : de principe explicateur, le prototype devient effet à expliquer. Deuxièmement, en substituant à la notion d'organisation prototypique celle de structuration en termes de ressemblance de famille, on passe d'un modèle qui se voulait explicatif à un modèle qui n'est plus que descriptif. Ce modèle de la ressemblance de famille se trouve être à la fois plus puissant et moins puissant que le modèle standard. Il est plus puissant en ce qu'il permet de recouvrir différents types d'organisation catégorielle : l'organisation en termes de conditions nécessaires et suffisantes ou l'organisation autour d'un noyau prototypique central n'apparaissent plus que comme des cas particuliers de ressemblance de famille. Il est également plus puissant en ce qu'il ouvre la voie à une théorie de la catégorisation multiple ou du sens multiple. Le modèle ne s'applique plus seulement aux catégories référentielles auxquelles correspondent les items lexicaux monosémiques et qui constituaient l'objet de la version standard, il peut servir à rendre compte de phénomènes de polysémie et donc s'appliquer à des catégories dont les membres ne sont plus directement les référents d'un terme mais les divers sens que ce terme peut prendre. Mais ce considérable accroissement de la puissance descriptive de la théorie a pour contrepartie une perte de pouvoir explicatif.

La théorie des ressemblances de famille décrit certes la structure des catégories mais ne règle ni la question de l'origine de cette structure, ni celle de l'appartenance catégorielle. La

réponse apportée à la première de ces questions consiste pour l'essentiel à faire intervenir la notion de modèles cognitifs idéalisés. Ces modèles, qui sont à la source de la constitution des catégories, sont, selon Lakoff, des ensembles organisés à l'aide de quatre principes de structuration : structures propositionnelles, structures à schémas d'images, extensions métaphoriques et extensions métonymiques. Ces quatre principes remplacent donc dans la version étendue le principe de structuration prototypique. D'autre part, le modèle de la ressemblance de famille n' a pas de pouvoir prédictif ; il permet simplement d'exclure les rassemblements purement arbitraires. A mi-chemin de l'arbitraire et de la prédictibilité, la version étendue choisit donc la solution de la motivation. On ne peut prédire à l'avance si un objet ou un sens tombera sous une catégorie, mais on pourra expliquer *a posteriori* pourquoi il appartient à telle ou telle catégorie. Cela signifie que dans les cas non-centraux, l'application ou la non-application du principe motivant ne pourra pas être inférée mais devra être apprise. Or, souligne Kleiber, si un tel apprentissage est concevable pour les sens regroupés par un item polysémique, il paraît tout à fait dénué de plausibilité lorsque l'on a affaire à une catégorie de référents et que la question posée est celle de l'appartenance d'une entité particulière à cette catégorie.

Cela nous amène à ce qui semble être la thèse principale de Kleiber dans ce quatrième chapitre, à savoir qu'il y a une différence de nature entre les catégories auxquelles renvoient les items polysémiques et celles auxquelles renvoient les items monosémiques. C'est cette différence irréductible qui constitue aux yeux de Kleiber le lieu d'une rupture entre la version standard et la version étendue. Or, cette différence n'a pas été correctement perçue par les promoteurs de la version étendue, notamment Lakoff qui commet l'erreur de "postuler que s'il y a un terme lexical, il n'y a *ipso facto* qu'une seule catégorie aussi" (Kleiber, p. 175). Kleiber concède à Lakoff qu'on peut parler de catégorie linguistique à propos d'un item lexical. Il concède encore que l'on peut défendre l'idée que l'organisation des différents sens d'un item lexical, s'il est polysémique, obéit à des principes de structuration que l'on retrouve ailleurs à l'oeuvre et par conséquent que l'on peut admettre que les catégories linguistiques sont des types de catégories cognitives. En revanche, on ne saurait tolérer la dernière assimilation opérée par Lakoff :

Mais ce qu'il est interdit de faire, c'est [...] d'assimiler une catégorie linguistique comme celle de *bayi*, qui regroupe, sans être elle-même une catégorie conceptuelle, des sens ou des catégories différents, à une "catégorie" linguistique comme celle d'*oiseau*, qui constitue une catégorie conceptuelle, en ce qu'elle regroupe non des sens ou des catégories différents, mais des membres ou des référents (individus ou sous-catégories). (Kleiber : 175)

Kleiber a certes raison de souligner que des catégories linguistiques polysémiques ne doivent pas être assimilées à des catégories conceptuelles, qu'il y a entre elles une différence de niveau, les unes étant des catégories de sens, les autres des catégories de

référents. Mais on peut faire à Kleiber un reproche similaire à celui qu'il adresse à Lakoff. Kleiber assimile allègrement la catégorie linguistique d'*oiseau* et la catégorie conceptuelle des oiseaux. Or il n'est pas évident qu'il n'y ait pas là aussi une différence de niveau. Le terme *oiseau* peut être utilisé pour faire référence à des oiseaux mais tout aussi bien référence à une image ou une représentation picturale d'oiseau. Dans ce même chapitre (pp. 164-165), Kleiber souligne la polysémie du mot *veau*, qui peut désigner l'animal lui-même, la viande de cet animal ou encore sa peau, et indique que l'on peut rendre compte de ce regroupement de sens en faisant appel à la notion de fonction référentielle de G. Nunberg (1978). Mais la fonction de représentation ou fonction-image figure en bonne place parmi les fonctions référentielles répertoriées par Nunberg (cf. aussi Fauconnier, 1984). Dans la mesure où cet usage d'un mot pour désigner non le référent lui-même mais une représentation du référent est un usage hautement conventionnalisé, on peut penser que tout item lexical, y compris les items que Kleiber qualifie de monosémiques, comporte en fait au moins un embryon de polysémie. Dans ce cas, on doit aussi admettre qu'il existe une différence de niveau entre la catégorie linguistique d'*oiseau* et la catégorie conceptuelle des oiseaux.

D'autre part, doit-on concéder à Lakoff que les catégories linguistiques sont des types de catégories cognitives ? Tout dépend de ce que l'on entend par "catégorie cognitive". L'expression est ambiguë. Si l'on prend "catégorie cognitive" en un sens très lâche et que l'on appelle "cognitive" toute catégorie mentalement représentée, les catégories linguistiques sont certes des catégories cognitives, puisque, pour être dits compétents linguistiquement, les locuteurs doivent avoir une représentation du sens des mots qu'ils utilisent. Mais ce n'est pas là ce que veut dire Lakoff. On peut donner à "catégorie cognitive" un sens plus restrictif et décider de n'appeler *cognitives* que les catégories dans la structuration desquelles interviennent des principes cognitifs, tels le principe d'économie cognitive de Rosch, ou les principes plus spécifiques d'extension métonymique ou d'extension métaphorique de Lakoff. C'est sans doute ce qu'entend dire Lakoff lorsqu'il affirme que les catégories linguistiques sont des types de catégories cognitives.

Mais même dans cette acception plus restreinte, l'expression de "catégorie cognitive" comporte une ambiguïté. Doit-on appeler cognitives des catégories dans la structuration desquelles interviennent *des* principes cognitifs (interprétation faible) ou bien doit-on réserver cette appellation aux catégories qui sont structurées *uniquement* par des principes cognitifs (interprétation forte) ? Il semble que les catégories linguistiques ne soient des catégories cognitives que selon une interprétation faible. Le fait que la version étendue ait recours la notion de convention motivée pour traiter le problème de l'appartenance catégorielle, indique, semble-t-il, que le sens et avec lui la constitution des catégories linguistiques sont en partie déterminés socialement. A moins d'épouser une conception bio-sociologique dure, il paraît difficile de soutenir que les déterminations sociales se réduisent à des déterminations cognitives biologiquement codées.

Quelles que soient par ailleurs les différences entre version standard et version étendue, différences remarquablement mises en lumière par Kleiber, les deux versions ont en commun de prêter une attention trop exclusive à l'aspect individuel de la cognition (par quoi je n'entends pas dire bien sûr qu'ils s'intéressent uniquement aux idiosyncrasies des sujets cognitifs mais aux principes universels de la cognition individuelle) et d'ignorer dans une large mesure la dimension sociale du sens.

Enfin, dernier point, quoique Kleiber, visiblement influencé par la lecture de Lakoff, présente ce qu'il appelle *la* version étendue, il existe en fait d'autres extensions de la théorie des prototypes, développées en particulier par les psychologues (cf. Neisser, 1987) et notamment les psychologues du développement à partir de l'hypothèse de la structuration des connaissances par domaines (Gelman, 1990). Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'un des principaux objets de débat, à l'intérieur de ce courant, concerne les rôles respectifs du cognitif, génétiquement codé, et des théories socio-culturellement prégnantes dans la structuration des domaines conceptuels. Ces nouveaux développements théoriques, qui mériteraient de susciter l'intérêt des linguistes, ont rencontré jusqu'à présent peu d'échos parmi eux. Cette dernière remarque a donc pour but de susciter cet intérêt et ne constitue nullement un reproche adressé à Kleiber, dont le propos était de faire le point sur la sémantique des prototypes et qui, dans son livre, s'acquitte remarquablement de la tâche qu'il s'était fixée et met en évidence avec beaucoup de perspicacité l'intérêt et les limites de cette approche sémantique.

Elisabeth PACHERIE
C.R.E.A., CNRS/Ecole Polytechnique

Bibliographie

- DUBOIS, D., 1991, *Categorization and Cognition: Dix ans après, une évaluation des concepts de Rosch, Sémantique et Cognition : Concepts, Catégories, Typicalité*, sous la direction de D. Dubois, Paris, Editions du CNRS.
- FAUCONNIER, G., 1984, *Espaces Mentaux*, Paris, Editions de Minuit.
- GELMAN, R. (Ed.), 1990, numéro spécial de *Cognitive Science*, 14, 1, janvier-mars.
- NEISSER, U. (Ed.), 1987, *Concepts and Conceptual Development: Ecological and Intellectual Factors in Categorization*, Cambridge: Cambridge University Press.
- NUNBERG, G., 1978, *The Pragmatics of Reference*, Bloomington: Indiana University Linguistic Club.
- PTTNAM, H., 1975, The Meaning of 'Meaning', *Mind, Language, and Reality*, Philosophical Papers, vol. 2, Cambridge University Press, pp. 215-271.
- RASTIER, F., 1987, *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F.